

L'intrus s'introduit de force, par surprise ou par ruse, en tout cas sans droit ni sans avoir été d'abord admis. Il faut qu'il y ait de l'intrus dans l'étranger, sans quoi il perd son étrangeté. S'il a déjà droit d'entrée et de séjour, s'il est attendu et reçu sans que rien de lui reste hors d'attente ni hors d'accueil, il n'est plus l'intrus, mais il n'est plus, non plus, l'étranger. Aussi n'est-il ni logiquement recevable, ni éthiquement admissible, d'exclure toute intrusion dans la venue de l'étranger.

Une fois qu'il est là, s'il reste étranger, aussi longtemps qu'il le reste, au lieu de simplement se « naturaliser », sa venue ne cesse pas : il continue à venir, et elle ne cesse pas d'être à quelque égard une intru-

sion : c'est-à-dire d'être sans droit et sans familiarité, sans accoutumance, et au contraire d'être un dérangement, un trouble dans l'intimité.

C'est cela qu'il s'agit de penser, et donc de pratiquer : sinon, l'étrangeté de l'étranger est résorbée avant qu'il ait franchi le seuil, il ne s'agit plus d'elle. Accueillir l'étranger, il faut bien que ce soit aussi éprouver son intrusion. Le plus souvent, on ne veut pas l'admettre : le motif de l'intrus est lui-même une intrusion dans notre correction morale (c'est même un exemple remarquable du *politically correct*). Pourtant, il est indissociable de la vérité de l'étranger. Cette correction morale suppose qu'on reçoit l'étranger en effaçant sur le seuil son étrangeté : elle veut donc qu'on ne l'ait point reçu. Mais l'étranger insiste, et fait intrusion. C'est cela qui n'est pas facile à recevoir, ni peut-être à concevoir...

J'ai (qui, « je » ?), c'est précisément la question, la vieille question : quel est ce sujet de l'énonciation, toujours étranger au sujet de son énoncé, dont il est forcément l'intrus et pourtant forcément le moteur, l'embrayeur ou le cœur) – j'ai, donc, reçu le cœur d'un autre, il y a bientôt une dizaine d'années. On me l'a greffé. Mon propre cœur (c'est toute l'affaire du « propre », on l'a compris – ou bien ce n'est pas du tout ça, et il n'y a proprement rien à comprendre, aucun mystère, aucune question même : mais la simple évidence d'une transplantation, comme disent de préférence les médecins) – mon propre cœur, donc, était hors d'usage, pour une raison qui ne fut jamais éclaircie. Il fallait donc, pour vivre, recevoir le cœur d'un autre.

(Mais quel autre programme croisait alors mon programme physiologique ? Moins de vingt ans plus tôt, on ne greffait pas, et surtout pas avec recours à la ciclosporine, qui protège contre le rejet du greffon. Dans vingt ans, il est certain qu'il s'agira d'une autre greffe, avec d'autres moyens. On croise une contingence personnelle avec une contingence dans l'histoire des techniques. Plus tôt, je serais mort, plus tard, je serais autrement survivant. Mais toujours « je » se trouve étroitement serré dans un créneau de possibilités techniques. C'est pourquoi le débat est vain, que j'ai vu se déployer, entre ceux qui voulaient que ce fût une aventure métaphysique et ceux qui la tenaient pour une performance technique : il s'agit bien des deux, l'une dans l'autre.)

Dès le moment où l'on me dit qu'il fallait me greffer, tous les signes pouvaient vaciller, tous les repères se retourner. Sans réflexion, bien sûr, et même sans identification d'aucun acte, ni d'aucune permuta-

tion. Simplement, la sensation physique d'un vide déjà ouvert dans la poitrine, avec une sorte d'apnée où rien, strictement rien, aujourd'hui encore, ne pourrait démêler pour moi l'organique, le symbolique, l'imaginaire, ni démêler le continu de l'interrompu : ce fut comme un même souffle, désormais poussé à travers une étrange caverne déjà imperceptiblement entrouverte, et comme une même représentation, de passer par-dessus bord en restant sur le pont.

Si mon propre cœur me lâchait, jusqu'où était-il le « mien », et mon « propre » organe ? Était-il même un organe ? Depuis quelques années déjà je connaissais un battement, des brisures de rythme, peu de choses en vérité (des chiffres de machines, comme la « fraction d'éjection », dont le nom me plaisait) : pas un organe, pas une masse musculaire rouge sombre bardée de tuyaux, qu'il me fallait à présent soudain me figurer. Pas « mon cœur » battant sans cesse, aussi absent